

REINHARDT TARKAND

HISTOIRE DU LIVRE

Reinhardt Tarkand et le premier lecteur d'Hemingway

Que les dernières lignes de ce roman aient été écrites en prison, à la lueur de deux lampes à huile que je me suis fabriquées, au fond de ma cellule glacée de la prison de Strasbourg, cela me plaît assez. Il y a une longue histoire commune entre l'écriture et la prison, d'autant plus féconde qu'il y a double gestation, celle de l'écriture et celle de l'enfermement. J'écris tout à la main. Du reste, j'en arrive à penser qu'un livre devrait en passer par la rédaction manuscrite, cette écriture-là révèle la phrase. Un morceau de crayon et du papier, on en trouve encore, même en prison.

Bref, ce séjour séquestré achève assez bien l'histoire de la composition de ce livre, à laquelle je n'avais pas prêté attention. J'ai beaucoup de mal à considérer que l'écriture d'une aventure puisse être une aventure en soi. On me demande de la raconter. Je l'ai commencée à 19 ans, sur les versants du mont Fuji puis dans le dénuement d'un travail d'étudiant à Takadanobaba (Tokyo), au milieu de feuillets dispersées sur le tatami d'une vieille maison japonaise traditionnelle, je l'ai poursuivie dans un sous-sol de Meudon ; puis dans mon cher château de Provence parmi les travaux et la poussière, puis au Chili, en Corée, sur le front de la guerre en Croatie où presque toutes mes affaires ont brûlé un jour de retraite sauf les feuillets que j'avais sur moi, puis au fond du couloir d'un premier étage gersois qui souffrait de courants d'air, en Vendée, en Bretagne, à Paris, à Kagoshima, à New-York, et puis quelques lignes en Thaïlande, aux Philippines, dans la forêt tropicale laotienne, au Cambodge, puis dans mon île malaise, ou dans des hôtels premier prix (et c'est parfois quelque chose), ou des quatre étoiles, des auberges de jeunesse

ou chez l'habitant, sur des bateaux, des bacs, un ferry que ma femme et moi avons détourné (oui, je l'avoue), à bord de trains, d'avions pleins à craquer ou presque vides, dans des aéroports, des maternités, pour tout dire là où j'ai trouvé cinq minutes ou une nuit à y consacrer.

Mais pendant des années, je ne le terminai pas, faute de temps. Pas moyen d'avancer franchement malgré cent tentatives. Il me fallait un temps calme, consacré rien qu'à ça. Il faut travailler pour survivre et la pitance est rarement compatible avec l'écriture. Ce roman avait besoin d'une grosse tranche de temps, plusieurs mois de parfaite tranquillité, sans avoir à m'occuper du quotidien, de nourrir femme et enfants. Une période exclusive.

Et soudain, pan ! la prison. Providentielle. Sans ce séjour, le livre n'eut jamais été achevé. Avant cela, quand j'étais libre, cette inquiétude rongea chaque jour mon esprit, très souvent au réveil, depuis des années, je repensais à ce livre inachevé (comme beaucoup d'écrivains qui ont fait quelque chose qui est resté à l'état d'ébauche). La prison fut donc pour moi une bénédiction, du point de vue de l'écriture. Durant quatorze ans, mon inquiétude a été de ne pas avoir le temps de le finir et lorsque, en mettant le premier pied dans ma cellule de Strasbourg, la n°A501 (cinquième étage droite, vous ne pouvez pas vous tromper), j'ai vu la tablette en bois, la chaise, le bloc de papier et le crayon, j'ai eu une bouffée de joie, j'ai tout de suite pensé à l'opportunité qui s'offrait (littéralement) comme répondant à une prière souvent faite d'avoir enfin, enfin, le temps d'achever ce livre.

J'ignorais alors que je trouverai très vite un rythme idéal, dans un calme intérieur presque parfait, sans être sans cesse sollicité, et avec tout le temps dont je pouvais rêver, ce qui est un luxe rare. La prison est l'amie des écrivains. Ailleurs, dans *Pensées*, j'écris : « Si vous voulez savoir ce que vous portez en vous-même, allez en prison. Les conditions y sont réunies pour le grand voyage intérieur. » Sans elle, je n'aurais pas fini, aujourd'hui. Il est très douloureux de voir passer les années avec un travail auquel on tient beaucoup, qui reste inachevé et qu'on désespère de terminer, sans compter le sentiment de vos proches qui voient votre travail comme la marotte qui n'a jamais abouti, votre propre sentiment de l'émiettement d'une vocation dans une durée stérile.

En y repensant, oui, ce texte a croisé quelques péripéties, ce fut un accouchement long.

Je vous livre deux anecdotes, parmi d'autres, et ce sera assez. Un jour, j'appris par mon père qu'un centre humanitaire portant le nom de maman avait été créé en Mongolie, peu de temps après son décès : un "Centre des Droits de l'Homme Marie-France Daillet", à Oulan-Bator ! Oulan-Bator, capitale de la Mongolie, est l'épicentre de mon roman. Jamais maman n'était allée dans ce pays, jamais elle n'y avait eu le moindre lien. Comment cela se pouvait-il ? Mettez-vous à ma place. Comment se ferait-il qu'une institution portant le nom de votre mère soit créée à l'autre bout du monde, après sa mort, dans

un pays qui serait justement le théâtre d'un livre que vous écririez, un livre dont vous lui auriez parlé passionnément ? Oulan-Bator, l'ancienne Ourga des khans, la ville que convoite Reinhardt Tarkand, mon personnage. Invraisemblable, non ? Signe envoyé de là-haut ? Il est des moments où vous entrevoyez des hasards qui ont l'air de n'en être pas.

La mort de maman me conduit à la seconde anecdote, qui parle de Maurice, mort peu de temps après elle. Maurice de Y. était un grand ami de la famille, il admirait beaucoup maman. C'était un Américain d'Amérique du Nord. Il avait été l'un de ces hommes sur qui l'Amérique compta pour débarquer en Normandie en 1944, un aventurier, champion de tir au pistolet, capable de toucher une pièce de 5 dollars en vol à coup de Colt 45, devenu honorable membre de la CIA (ce qu'il n'a confessé qu'à la retraite). De son vivant, malicieux, il jouait des tours assez risqués à la manière de Douglas Fairbanks, il avait des colères monumentales sans que personne sût quand il était sérieux et quand il ne l'était pas ; il était parfaitement capable de jeter un passager de son bateau à la mer si celui-ci ne lui revenait pas, à trois kilomètres de la côte, éventuellement dans une mer réputée pour la vigueur de ses requins. Autant dire qu'il ne s'encomrait pas de mondanité, quoiqu'il fût aussi, il faut le dire, un homme du monde, à sa manière. Je l'ai connu à un âge où personne ne pouvait l'impressionner que très ponctuellement et à condition que lui-même se laissât aller à beaucoup de magnanimité. A moins qu'on fût de son genre ; cela, il était capable de le respecter. Il avait été l'ami de Leonard Bernstein¹, de Nelson Gidding², de Malcolm Lowry³ et de quelques autres personnalités, dont Gregory Boyington (le patron des "Têtes brûlées" interprété à l'écran par Robert Conrad dans la série éponyme). Il tutoya des présidents, appartient à cette génération qui faisait de ces safaris africains, parfois en Rolls, dont John Huston parlerait dans *Homme blanc, Cœur noir*, joué par Clint Eastwood. Bref, Maurice était de cette sorte d'hommes qui eurent ce qu'on appelait jadis une vie bien remplie et qui ne s'embarassait d'aucune complication. Avant de débarquer en 1945 sur une plage normande parmi les premiers GI's, il avait fait quelques trajets pour communiquer des documents aux organisations résistantes françaises ; il touchait le sol de la France occupée de diverses manières mais une fois, on l'envoya tout bêtement par un vol régulier. Atterrissant au Bourget, il n'était pas très tranquille. Il fallut que le sort tombât sur lui : les douaniers français, encadrés par les soldats allemands, lui demandèrent d'ouvrir sa valise, celle-là même qui contenait les documents secrets disposés à plat sous ses chemises, lesquels, s'ils devaient être découverts, lui vaudraient d'être expédié à coup sûr dans un *oflag* quelque part en Allemagne. Il s'exécuta et un soldat allemand mettait déjà la main sur ses affaires quand Maurice s'écria d'un air

1 : Compositeur de *West side story*.

2 : Entre autres, scénariste de *Je veux vivre !* de Robert Wise

3 : Scénariste en 1947 d'*Au-dessus du Volcan*, devenu l'un des trois derniers films de John Huston.

scandalisé (l'air scandalisé fonctionne parfois assez bien) : « Mes chemises ! vous allez les froisser ! » et il attrapait lui-même la pile de ces chemises avec, en-dessous, les documents secrets, d'une même poignée, extrayant le tout de la valise pour l'écarter de la fouille, le temps que le planton s'exécute. Maurice s'en tira cette fois encore. En Afrique, il se retrouva un jour avec un énorme alligator dans son canoë, qu'il avait abattu et capturé. Il était debout sur l'eau, fusil à la main, légèrement inquiet, à surveiller les grouillements de grosses bestioles qui faisaient des remous menaçants autour du frêle esquif, pendant que son boy ramait, lorsque tout à coup, le saurien qu'il croyait mort eut l'incorrection de *se réveiller*. La bête ouvrait la gueule. Maurice épaulait aussitôt son calibre et allait lui coller une balle dans le crâne, histoire d'en finir une fois pour toutes, quand il se ravisa, devinant que le projectile poursuivrait sa course rectiligne jusque dans le lac, en passant à travers la coque. Maurice survécut par ailleurs à rien moins que trois *crashes* d'avions, dont un durant la guerre du Vietnam où il était lui-même le pilote. Il fit, je crois, un peu de trafic dans l'Océan indien, au large de la Birmanie, comme certains de ces *gentlemen* désargentés, en se jouant des patrouilles japonaises ou anglaises, et puis probablement en Afrique à la barbe des autorités françaises (le trafic ayant cette particularité très moderne d'avoir une intolérance égale pour toutes les administrations, sans distinction de race, de sexe ou de nationalité). Je ne raconte là que ce qui me revient en mémoire, je ne dis rien, il y aurait trois livres à faire sur son compte, ce genre de personnage existe, Garibaldi a existé, il y a des gens qui ont vécu, et qui vous donnent l'impression de n'avoir rien fait vous-même. Leurs expériences authentiques (et quelques-unes des miennes) ont nourri mon écriture de *Reinhardt Tarkand*.

Dans les années 80, donc, ce même Maurice, aussi vieux que son siècle, faisait l'honneur de son affection au jeune homme paraît-il turbulent et énergique que j'étais. Je ne l'ai jamais vu flatteur vis-à-vis de quiconque, ni même très avenant. Il n'était pas loin le temps où un journaliste qui l'interviewait dans un café de New-York s'était permis de le regarder avec un regard où se lisait un doute assez injurieux, qui plus est en tirant une bouffée sur sa cigarette et le sourcil sarcastique, ce qui lui avait valu un direct dans la mâchoire qui l'envoya dinguer au milieu des chaises. Il s'agissait d'éviter de prendre Maurice de haut. Imaginez un vieil homme chaleureux et dur, direct, franc, bon-vivant, au regard fixe d'Amérindien (car il était sans-mêlé), toujours élégant et impeccable, aristocrate jusqu'aux boutons de veste (lesquels ne doivent jamais être d'origine, comme on le sait). Il était du genre à classer rapidement les gens : ceux qui cherchaient à se pousser du col et tentaient de lui caser leur bavardage, c'était vite vu, il les faisait déguerpir, parfois en honorant leur postérieur de la peinture de son pied. Un type intéressant, disait-il, n'a pas besoin de se mettre en valeur. Il préférerait nettement ceux qui fuyaient tout contact, ne demandaient rien à personne et

comptaient bien réussir par eux-mêmes. Et puis, il s'agissait d'être réglo. Si avec ça vous aviez commis quelques bagarres, passé une frontière en tirant des coups de feu, organisé une ou deux expéditions punitives, incendié quelque bâtiment, ou si vous aviez bravé les autorités avec quelques forfaits un tout petit peu illicites que les Français réprouvent avec une gravité compassée plus lamentable que les faits reprochés et que les Américains saluent chaleureusement en vous tapant dans le dos et en levant un toast, vous pouviez figurer parmi les gens qui pouvaient éventuellement l'intéresser. Avec ça, une discipline de fer, mieux valait suivre ses consignes quand, dans les allées du château, il enseignait aux gamins que nous étions l'art du tir au Colt. Comme tous ceux qui ont vécu, c'était un homme qui détestait l'ennui, les fâcheux, la foule, les administrations et les raisonnements trop abstraits. Pour moi, je n'ai aucun mal à vous le décrire : c'était le fruit d'une union chromosomique de Talleyrand et de Cochise.

Lorsque je revins du Japon, âgé de 19 ans, il apprit, je ne sais comment, que je m'étais lancé dans l'écriture d'un roman. Il me le demanda, je lui dis que ce n'était qu'une ébauche maladroite, il insista. Je lui apportai mon gros tas de feuilles dans une chemise portant le titre de *Remarquables aventures de Reinhardt Tarkand*, on dina. C'est alors qu'il me raconta ce qui suit.

Dans les années 30, il avait racheté l'hôtel Oloffson en Haïti, en relevant une annonce dans un journal new-yorkais et sans avoir seulement vu le dit hôtel ; il ne supportait plus New-York et partait vivre à Port-au-Prince. Il tenait la maison avec une certaine poigne, sa femme me dit qu'il faisait taire les clients trop bruyants de l'étage en tirant des coups de pistolet au plafond. Or, il eut là un drôle de client. C'était l'un de ses compatriotes fauché et fuyant la civilisation. Ernest, puisqu'il s'appelait ainsi, désirait se lancer dans la carrière d'écrivain, pour Dieu savait quelle raison. Autour d'un certain nombre de whiskys, Maurice et Ernest avaient échangé des considérations au sujet de cette ambition qui ne pouvait avoir aucune raison d'être bien rationnelle, considéré que le métier était mal payé.

Certains faisaient de l'argent à Hollywood en tant que scénaristes alors que, le plus souvent, on y était entassé dans des bureaux minables, on était obligé d'écrire des choses qu'on n'aimait pas et si l'on réussissait, on se trouvait régulièrement le coupable idéal des problèmes que rencontraient les réalisateurs ou les actrices qui refusaient de jouer correctement une scène ; le cri qui retentissait généralement était : « Où est passé cet abruti de scénariste ? » et alors rappliquaient, penauds, des gens comme John Steinbeck, Scott Fitzgerald, Thornton Wilder, William Faulkner, Paul Gallico, Zane Grey, Bertolt Brecht, Elmer Rice, Erich Maria Remarque, Robert Sherwood, Graham Greene (futur client lui aussi de l'Olofsson à Port-au-Prince ; sur recommandation d'Ernest ?), Frederic Lonsdale, Hugh Walpole, Irving Jones, Thomas et Henry Mann, S. N. Berhrman, Raymond Chandler, Irwin Shaw, George Bernard Shaw, George Kaufman, John

O'Hara, H. G. Wells, Moss Hart ou Lillian Hellman. Ces gens dont vous reconnaissez certains noms, et pendant encore des décennies, n'eurent pourtant pas grand-chose à envier à la plupart des écrivains malmenés de la profession. Mais Ernest était décidé et voulait les rejoindre. Seulement, il n'avait presque rien écrit, quelques feuillets, rien de considérable. En Haïti, le temps était long, les ventilateurs plafonniers brassaient un air lourd. L'écrivain, qui n'était pas encore illustre, fit donc connaître à Maurice ce manuscrit qu'il avait intitulé : *Le Vieil Homme et la Mer*. Depuis des semaines, il le travaillait là, dans sa chambre du bout du monde, s'arrêtait, triturait, recommençait, raturait, jetait des tas de feuilles, en jetait d'autres encore, partagé entre le doute et la boisson, malheureux comme l'exil. Maurice engagea son compatriote à lui en faire la lecture. Quand ils eurent fini, Maurice dit finalement à cet Ernest qui deviendrait Hemingway : « C'est un bon livre. Je veux que tu le termines. »

Ce genre d'anecdote était typique de Maurice. Il ne disait jamais rien spontanément, mais si la conversation y conduisait, il pouvait nous sortir de ces historiettes stupéfiantes, avec un bon sourire simple de héros pas compliqué. Avant que j'aie quitté cette bonne compagnie, Maurice me fit, avec un clin d'œil et son français typique : « Ton livre, je vais *te le lire*, tu reviendras, je te dirai. »

J'avais des raisons de trembler, avouez. S'il parlait sommairement notre langue, avec son accent à la Eisenhower, il la lisait parfaitement. Cependant, c'était mon exemplaire unique, dactylographié sur mon Olympia (oui, je suis de cette génération qui sait ce qu'est un ruban encreur de machine à écrire et comment s'en resserrer huit fois, faute d'avoir les moyens d'en racheter un neuf). Je pouvais redouter que ce travail finît dans sa chaudière. Il pouvait aussi bien m'incendier, *moi*, me dire qu'on n'avait pas besoin d'un énième écrivain, qu'il y avait des tas de choses plus utiles à faire dans la vie, ses colères faisaient joliment trembler sol et plafond et pouvaient l'emporter assez loin. Ce n'est pas ce qui se produisit, cette fois-là.

Le mois suivant, j'étais à nouveau invité, on dina, sans un mot sur le sujet. Au dessert, il se leva, alla chercher mon tas de feuilles. Le grand vieil homme le lâcha sur la table plutôt qu'il ne le posa. Je craignais le pire. Son œil était fixe. Sa lèvre frémissait. Il me fit alors un énorme clin d'œil en disant : « C'est un bon livre. Je veux que tu le termines. » (RDW)